

Serge Massart

EDOUARD

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Serge Massart, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

« C'est toujours par hasard qu'on accomplit son destin »
(M. Achard)

Abel écrasa lourdement sa main droite sur le gros réveil rond aux aiguilles vertes. La vibration sonore provenant des trois pieds argentés sautillant sur la plaque de marbre fendue s'arrêta enfin, non sans avoir eu le temps de lui arracher une grimace. Elle le dérangeait infiniment plus que la sonnerie elle-même quand il avait « mal aux cheveux » comme c'était le cas ce matin-là. Il passa la main sur son crâne dégarni, lentement et avec une surprenante délicatesse, du front à la nuque, comme pour effacer les élancements. C'était un geste machinal et familier qu'il s'accorda avant de se lever, assis sur le bord du lit dont le sommier métallique tressé se creusait à l'excès sous son poids. Il nota sans surprise et sans intérêt l'absence d'Alna auprès de lui alors qu'il enfilait un pantalon de pyjama crasseux dont il n'aurait pas su dire la couleur d'origine.

Il descendit lourdement les marches de l'escalier raide en bois sombre qui l'amena dans l'étroit couloir face à la porte d'entrée et il pénétra dans la cuisine, située immédiatement sur sa droite, après avoir tourné l'interrupteur, ce qui envoya une faible lumière jaune par l'ampoule nue, constellée de chiures de mouche, accrochée presque au plafond. Le poêle était encore tiède. Il savait bien cependant que les derniers morceaux de charbon dans le pot en terre cuite qui servait de foyer étaient maintenant noirs et que le poêle devait être nettoyé et rallumé s'il voulait se faire du café frais. Il n'avait pas le temps. « Range jamais rien », marmonna-t-il en repoussant les bouteilles de « Porter » vides sur la toile plastifiée luisante de graisse qui couvrait la table. Il posa son

bol rempli du café prélevé sur l'alambique¹ pleine de la veille, restée sur la plaque en fonte de la cuisinière. Il eut du mal à écraser les trois sucres dans le liquide froid alors il se mit à manger. Il songea peut-être, fugitivement, en trempant ses tartines beurrées, au temps où il trouvait un petit déjeuner en se levant, qu'il avalait en écoutant le ronronnement du feu, mais son esprit ne s'y arrêta pas. Il se sentit très vite mieux grâce à la nourriture et définitivement bien après s'être accordé avec sa dernière tranche de pain un généreux morceau de « Rouge du Nord », le saucisson cuit de cheval qu'il affectionnait. Il dut prendre sur lui pour ne pas se verser un verre ou deux de « Vieux Papes », mais la perspective du porion refusant sa descente en percevant son haleine réussit à le détourner de la bouteille. Il coupa le restant de la miche de trois livres en épaisses tartines qu'il couvrit avec les restes conjugués d'une portion de saindoux bien assaisonnée et d'une autre de pâté de tête. Il enfonça dans la musette le pain enveloppé dans le torchon sale réservé à cette fin depuis de trop nombreux jours et il y plaça son bout'lot, récipient en aluminium d'un litre, rempli du reste du café complété avec de l'eau du robinet. Il aurait aimé ajouter un œuf dur, mais il savait qu'il ne trouverait pas d'œuf. Ses vêtements étaient là où il les avait laissés avant d'aller au lit, sur la chaise que la paille crevée du siège ne permettait plus d'utiliser pour s'asseoir. Il jugea qu'il n'avait guère besoin de se laver, pas même le visage, renonça à se raser malgré sa barbe dure et drue, et ne songea pas à chercher un autre tricot de corps que celui qu'il portait depuis la veille et qu'il avait conservé pour la nuit. Abel était grand, large et musculeux et il aimait être en maillot. Il

¹ Cafetière

était conscient que cela était à son avantage, même après avoir passé les quarante ans, et il avait eu l'occasion de s'en rendre compte auprès de certaines femmes. Il était fier qu'on le considère souvent comme une « force de la nature » et il savait que même après une journée et une soirée arrosées il piquerait largement sa part de charbon. Il s'habilla en silence en se demandant où elle avait pu se fourrer, car enfin il réalisait maintenant qu'Alna n'était pas dans la cuisine. Il jeta un œil par la fenêtre et vit qu'il ne pleuvait pas, mais il ne distingua rien, car l'ampoule de l'éclairage public accrochée à l'entrée de l'impasse ne donnait pas jusque-là et la commune ne se souciait pas de remplacer celle qui était pendue sur le mur, exactement en face de chez la mère Opigez, et qui était grillée depuis des mois. Il allait de toute façon pouvoir se faire une idée de la température extérieure en se rendant aux cabinets placés dans le minuscule jardin, juste après le pigeonnier. Il se dirigea vers la seule autre pièce du rez-de-chaussée, celle située derrière la porte qu'on trouvait au bout du court couloir d'entrée, qui servait de salle d'eau, de buanderie et de fourre-tout, et qu'il fallait traverser pour accéder à l'arrière de la maison.

Alerté en entrant par la lumière allumée, il ne la vit cependant pas tout de suite. Elle était étendue dans le coin droit de la pièce, là où l'on rangeait, près de la lessiveuse, le grand baquet ovale en tôle galvanisée, au fond bombé et aux deux poignées larges et fines. Il servait de bac à récuser à Abel lorsqu'il ne se lavait pas à la fosse et de baignoire à Alna quand, autrefois, elle prenait un bain pour le plaisir. Habillée d'une seule robe légère d'été, froissée et sale, elle était à moitié allongée sur le sol, adossée au mur, le bras droit trempant dans le baquet partiellement rempli d'une eau

rouge de sang. Elle avait ramené ses jambes pliées tout contre sa poitrine, ainsi qu'on le fait lorsqu'on a froid, découvrant ses dessous sans pudeur. Près d'elle gisaient deux vieilles chaussures informes, aux contreforts rabattus pour pouvoir les utiliser comme des mules. Posé par terre plus d'un mètre devant elle, lancé là comme une menace ou un remord, on distinguait un petit couteau à saigner taché de rouge. Elle avait mis son bras gauche sur ses genoux et y avait appuyé sa tête ; elle la releva lentement lorsqu'il entra, avec effort, les yeux mi-clos. Elle avait le visage blanc, ses lèvres étaient bleues tout comme ses mains et ses pieds nus et on pouvait aussi voir des traces bleuâtres sur le bras gauche nu, qui s'affaissa sur le sol.

« Alors te v'la »

Abel ne la considéra qu'un instant. Alna tenta visiblement de maîtriser sa respiration irrégulière afin de parler, mais il ne s'échappa de ses lèvres qu'un son inintelligible qui s'ajouta à ses gargouillis incessants. Elle ne chercha pas à en dire davantage, il ne la regardait plus. Abel se dirigea vers l'arrière de la maison, droit devant lui, et sortit. En revenant des cabinets, où il ne resta pas plus d'une poignée de minutes, il eut un court moment d'hésitation avant de poser la main sur le bouton de la porte de la buanderie, mais rien dans son expression n'avait changé. Il entra finalement et Alna tenta à nouveau de le regarder quand il lui fit face. Ses abondants cheveux blonds, sales et échevelés, dissimulaient une partie de son visage. On pouvait, par l'échancrure largement ouverte de sa robe, voir la naissance d'un sein.

« C'est pas dommage de t'voir dans un état pareil ! Et tu vas faire quoi à c'theure, hein ? »

Le ton était égal. Il la regarda d'un air narquois comme s'il s'attendait vraiment à une réponse.

« Alors, débrouille-toi si t'es capable »

Alna ferma les yeux et laissa retomber sa tête, le menton sur la poitrine. Abel quitta la pièce immédiatement en refermant la porte, sans éteindre la lumière. Il saisit la musette en solide caoutchouc noir toilé, le même que celui des bandes transporteuses du fond, après avoir enfilé son pull à col camionneur et passé sa vieille veste de cuir. Il sortit vivement de la maison en veillant cependant à ne pas faire de bruit et l'épais tissu verdâtre qui recouvrait, comme un rideau, le rectangle de verre opaque occupant presque tout le centre de la porte, virevolta un instant. Abel monta en deux pas les quatre marches qu'il trouva face à lui et qui l'amènèrent au niveau de la ruelle. Aussitôt, l'humidité le saisit et s'il ne pleuvait plus depuis la veille au soir, tout restait détremé. Il se dirigea alors vers sa remise située à quelques mètres sur la gauche, enchâssée dans un mur qui marquait le fond de l'impasse. Il s'agaça, comme chaque matin depuis plus d'un mois, de l'affiche bleu-blanc-rouge qu'on lui avait collée sur la porte bancale et sur laquelle on pouvait lire « **OUI c'est VOUS qui élirez le président de la République** » pendant qu'une main pointait un index vers le lecteur. Il savait bien qu'il n'y avait aucun intérêt à afficher à cet endroit, où personne ne passait, et qu'il ne s'agissait que d'une provocation des blancs. Il n'avait réussi à arracher que des miettes de l'affiche, solidement encollée ; il lui faudrait attendre que le temps fasse son œuvre pour en venir à bout.

Roulé en boule tout au fond de la remise, couché sur le pull durci de crasse que lui avait donné Édouard et dont la

taille ne lui permettait pas de s'allonger, Boulibif ne bougea pas. Il ouvrit cependant les yeux pour observer attentivement, mais sans sympathie, tous les gestes de l'homme qui venait d'entrer. Abel ne lui adressa ni un regard ni un mot, attacha la musette sur le porte-bagages et sortit avec le vieux vélo rouillé, autrefois blanc ; il dut soulever par son extrémité la porte disloquée pour pouvoir la repousser derrière lui. Il se pencha pour engager la dynamo et monta aussitôt sur la bicyclette, dans l'obscurité, malgré les nombreux trous dans le sol en terre qu'il savait présents sur la trentaine de mètres à parcourir avant de déboucher sur la rue Anatole France qu'il prit sur la gauche. Le temps n'était pas vraiment froid et il n'avait pas de gants. Il n'avait jamais porté ni béret ni casquette et quand c'était vraiment nécessaire il se protégeait avec le vieux passe-montagne offert par sa mère alors qu'il était encore jeune homme. Il atteignit rapidement la chaussée Brunehaut qu'il traversa et emprunta sur une centaine de mètres pour pouvoir bifurquer vers le chemin de terre qui longe la Tarvonne et qui constituait un raccourci appréciable même s'il n'était pas toujours praticable lors des périodes de grandes pluies. Il passa le moulin à papier désaffecté et rejoignit la rue de Rougefay sans avoir rencontré personne et seules quelques mobylettes le doublèrent avant qu'il arrive à la hauteur du « Café des Sports », en vérité celui des mineurs, juste avant le pont de chemin de fer. C'est une fois franchi le pont que démarre la rue de Katowice (qui s'appelle ainsi depuis la fin de la guerre, c'était auparavant la rue de Westphalie) et la route se met à monter brusquement en entamant une large boucle vers la droite. S'il avait pu y être sensible, Abel aurait eu conscience de

changer de monde, car le silence et la solitude de la nuit faisaient place là à une vraie agitation. De nombreux mineurs sortaient en effet du coron Leforest qui s'étendait devant lui et dans lequel de la lumière perçait dans au moins une maison sur deux. Les ouvriers remontaient tous sans hâte, mais d'un pas régulier, par groupes de deux ou trois, la musette sur l'épaule et – pour nombre d'entre eux – la cigarette aux lèvres. La route menait à la fosse 6 de Bois-les-Mines et Abel la suivit, soufflant et suant, mais sans mettre pied à terre. Il franchit la grille ouverte pour pénétrer sur le carreau de mine en même temps que plusieurs dizaines d'autres mineurs, sans accorder un regard à l'habitation du garde, située immédiatement à droite après l'entrée, à l'intérieur du mur d'enceinte en briques rouges dont un des pignons de la maison constituait la prolongation. Il était quatre heures quarante-cinq, Abel n'avait pas mis plus de vingt-cinq minutes et pendant le trajet toute son attention avait été concentrée sur ce qu'il était en train de faire : pédaler dans la nuit.

À cette heure-là, les installations paraissaient fantomatiques, visibles seulement grâce à l'éclairage minimum, qui permettait de circuler partout, mais donnait à tout l'aspect indistinct qu'ont les choses dans les rêves. Il savait que dans quelques heures par contre, tout ne serait que bruit et agitation. Les ateliers, le parc à bois, le magasin, le château d'eau, la chaufferie, tous les bâtiments en vieilles briques noircies y compris les bureaux administratifs... : tout grouillerait d'hommes qui s'activaient.

Abel salua presque tous ceux qu'il rencontra. Il travaillait au 6 depuis treize ans et connaissait beaucoup de gens, sans qu'aucun d'eux soit cependant devenu proche, et nombreux

étaient ceux qui l'avaient croisé un jour ou l'autre au Café des Sports ou dans un autre cabaret, éméché et gesticulant, tentant de dire une phrase cohérente et s'énervant de ne pas y arriver devant les rires inévitables des clients. Il se mit dans la queue à la lampisterie, la musette à l'épaule, après avoir revêtu au vestiaire ses bleus pour la fosse et il jetait un regard vers la molette du chevalement pour voir aux mouvements des câbles si la descente avait commencé quand une grande tape dans le dos le secoua.

« Salut l'Abel ! J'avais peur de te voir farcé ce matin. T'as fait fort hier cré nom ! La Toussaint c'est pas la fête des Morts pour tout le monde hein ? À quelle heure que t'es rentré dis donc ? »

Abel reconnut la voix d'Ernest Véret, un vieux raccommodeur — il avait quarante-huit ans — toujours au fond à s'occuper du petit entretien sur les chantiers, mais certainement pour moins d'un an, quelques mois tout au plus.

« Ah c'est toi Nénesse. L'était pas onze heures. Et on m'abat pas pour si peu hein ! L'a du coffre celui-là ! » dit Abel en rendant la bourrade en riant et en se frappant la poitrine à l'appui de ses paroles. Il récupéra son casque qu'il posa sur sa tête recouverte de son béguin qu'il avait tiré de la musette, encore humide d'avoir été lavé la veille puis rangé sans avoir pu sécher. Il saisit ensuite sa lampe, en vérifia le bon fonctionnement puis ouvrit un petit portemonnaie en cuir autrefois marron qui ne contenait que sa taillette. Il la prit en veillant à ce qu'elle n'échappe pas à ses gros doigts et se dirigea vers le mur du fond où il fit face au grand tableau en bois qui occupait toute la longueur et sur lequel était écrit en vieilles lettres décoratives colorées

« Hommes au Fond ». Il accrocha le petit jeton de métal percé d'un trou et sur lequel était gravé « Groupe de Callonge Fosse 6 » ainsi que son numéro d'identification, à celui des clous qui était repéré du chiffre 153. Il sortit et attacha bien serrée la ceinture supportant son accumulateur, tout en allant rejoindre son équipe qui n'attendait plus que lui pour être au complet. Il fixa sa lampe au chapeau et patienta avec ses camarades jusqu'à ce que Kléber, Kléber Riquoir, leur porion, leur fasse signe d'entrer dans un des étages de la double cage qui allait les emporter au fond. Sur un signal, deux coups de sonnette pour ceux dans la cage, envoyé au machiniste enfermé dans un local de verre « propre comme une cuisine » d'où il commandait la machine d'extraction, la descente s'engagea dans un vacarme de frottements. L'enceinte métallique, pour importante que fût sa vitesse (celui qui empruntait pour la première fois cet ascenseur un peu spécial avait l'impression de tomber comme une pierre), l'emmena pour une plongée de presque deux minutes et l'on n'entendit bientôt plus que les bruits sourds des entrailles de la Terre et celui plus présent des câbles et des ferrailles, car personne ne parlait. Abel se passa machinalement le doigt dans les oreilles pour les déboucher ; il regardait sans les voir les parois du puits pleurer leur humidité de condensation au fur et à mesure que la température augmentait en descendant. Pour la première fois depuis qu'il l'avait quittée il eut une pensée pour Alna — était-elle toujours vivante à cette heure ? — et pour se demander l'espace d'un instant pourquoi elle s'était coupé les veines. Il ne s'y attendait pas, mais ne s'en préoccupait pas. Il ne ressentait rien.

Une fois arrivé au fond, son équipe se regroupa et

emprunta la galerie de roulage principale — la bowette nord — qui constituait la première étape d'un trajet qui prendrait encore de nombreuses minutes et les emmènerait vers leur lieu de chantier, là où Abel allait passer les huit prochaines heures à piquer le charbon.

Alors que le noir de la nuit était un peu moins noir, que les chiens errants cherchaient déjà leur pitance et que nombre des gens qui travaillaient s'étaient mis progressivement à sortir, les cinq maisons aux façades identiques et accolées l'une à l'autre dans l'impasse Madrille s'éveillaient peu à peu.

La vieille Back, veuve de la Grande Guerre, avait été la première debout, terminant sa nuit guère plus d'une heure après le départ d'Abel. Mais l'électricité était chère et le charbon aussi. Alors elle avait passé deux longues heures dans l'obscurité, assise dans son lit en essayant de se protéger de l'humidité, à tenter de rêvasser du temps de sa jeunesse, quand elle courait avec son amoureux dans les champs de blé, se cachant avec lui dans une meule puis dans une autre.

Arlette Dubois, vingt et un ans, mais déjà trois ans de mariage et une pleine expérience des hommes, se coula sans bruit hors des couvertures vers les sept heures moins le quart, coupant la sonnerie du réveil une minute ou deux avant l'heure prévue. Elle allait relancer le poêle, qu'elle ne s'attendait pas à trouver éteint, car elle l'avait rechargé fort tard dans la nuit, et préparer le petit déjeuner de « son homme », Roland. Il pouvait partir un peu après sept heures

et demie, maintenant qu'il avait pu s'acheter une vieille mobylette à galet d'occasion et la retaper, pour rejoindre la brasserie où il travaillait dur en livrant toute la journée à la seule force de ses épaules les lourdes caisses en bois remplies de bouteilles.

Julie Vasseur, que tout le village appelait « Julie toutouille² » depuis qu'elle s'était faite engrosser à l'âge de seize ans, avait refusé d'avouer le nom du coupable puis avait quitté ses parents pour élever son fils, avait déjà alterné plusieurs cycles de sommeil-veille dans l'heure passée, car son imbécile de coq (sûrement le seul qui chantait dans le noir) l'avait réveillée un peu avant six heures. Mais elle ne sortirait pas du lit tant que Daniel ne viendrait pas lui réclamer le petit déjeuner. Elle savait d'expérience qu'il valait mieux qu'il se lève tard et se couche tôt quand c'était possible et qu'il débarrasse le plancher entre les deux ; c'était le plus sûr moyen d'économiser la nourriture.

Gisèle Opigez, l'unique voisine des Becque puisqu'ils occupaient la dernière maison de l'impasse (la plus grande et la seule avec un étage), était célibataire malgré ses quarante ans tout ronds. Non qu'elle n'ait pas eu « d'occasions » — du moins c'est ce qu'elle assurait — et de fait, elle avait été plutôt mignonne de l'avis des hommes du village de son âge. Mais elle était fille unique et sa mère, veuve d'un mari tombé d'un toit, était progressivement devenue impotente. Qui aurait voulu d'une mère infirme en même temps qu'il épousait la fille ? Mais rondouillette aguichante à vingt-cinq ans, elle apparaissait franchement enrobée dix ans plus tard malgré le travail considérable

² Julie fofolle

qu'elle abattait chaque jour et c'est un peu après cette époque, curieusement celle aussi où les enfants commencèrent à l'appeler « madame », qu'elle renonça définitivement au mariage. Les premiers cheveux gris ne tardèrent pas à parsemer son épaisse tignasse noire.

Elle se leva à six heures, comme tous les matins, et s'occupa de sa mère en premier, comme tous les matins, avant de mettre la maison en ordre. Ce n'est qu'ensuite qu'elle s'accorda, comme à son habitude en prenant son petit déjeuner, les seuls instants de détente qu'elle aurait avant de longues heures. C'était en effet le moment où elle trempait ses tartines dans son lait teinté d'une larme de café assise près de la radio, la vieille radio à lampes qui marchait encore bien si on veillait à ne pas toucher les boutons et à ne pas essayer de changer de station. Elle écoutait avec attention les informations de sept heures, même si la politique lui restait étrangère elle s'intéressait aux nouvelles du monde, et elle s'accordait ensuite le temps d'une chanson, deux si elle trainait un peu volontairement, ce qui était le plus souvent le cas. On annonça un sanglant attentat de l'OAS à Roubaix qui avait fait quatre morts la veille et la chanson qui suivit (« Adieu mon pays ») chantée par ce jeune instituteur pied noir avec un drôle d'accent lui sembla bien triste alors Gisèle songea que c'était « mauvais signe ». Elle s'assura que sa mère, installée à côté de la fenêtre, avait bien auprès d'elle sa réserve de tabac à priser et elle sortit. Il était sept heures trente, elle n'avait pas plus d'un quart d'heure de marche avant d'être chez son premier « ménage » de la journée et elle serait donc en avance, comme elle mettait un point d'honneur à l'être.

Quand elle tapa du doigt pour la première fois contre la

vitre de la cuisine d'Alna elle ne remarqua rien d'anormal. « Rien de rien » comme elle l'assura à tout le monde. Elle n'entendait aucun bruit provenant de la maison, mais ce n'était pas surprenant, Alna était la plupart du temps assise devant la table la tête entre les mains, ou endormie, dans les deux cas abruti par l'alcool.

« Elle était même parfois par terre, couchée dans ses... Enfin, vous me comprenez. Mais bon, normalement au bout d'un certain temps on entendait bouger et alors moi je l'appelais pour l'encourager, voyez. C'est Gisèle ! que je disais. Et normalement elle venait entrouvrir la porte oh ! cinq centimètres hein ! Pas plus. Et elle montrait son museau. Elle était incapable de parler, en tout cas elle essayait pas, mais moi je disais Allez Alna maintenant faut se lever hein ! Et lever les tiots, c'est l'heure. Eh ben, vous me croirez si vous voulez eh ben elle m'obéissait. Enfin la plupart du temps. Pensez donc, comme en plus le tiot Édouard a pas école puisque c'est les vacances je m'attendais pas à la trouver debout, c'est sûr. Ah, mais ça, non, ça jamais j'aurais pensé. C'est sûr qu'elle était malheureuse cette pauvre Alna et vous savez c'est de voir boire Abel qu'elle s'est mise à boire. Et il la maltraitait des fois, vous savez. Enfin ! Je peux pas tout dire... Mais voyez, on m'ôtera pas de l'esprit qu'elle a eu une crise de folie, du Délirium qu'ils appellent ça je crois. Oui une crise de folie parce qu'on se suicide pas quand on a deux tiots qui ont besoin de vous, surtout Léonard forcément. Et j'ai pu commencer mes ménages qu'à midi, rendez-vous compte. Déjà que j'étais toute retournée avec la bombe à Roubaix ».

Sans réponse d'Alna Gisèle insista et frappa à nouveau, à la limite de ce qu'elle pouvait faire sans casser la vitre, en

appelant d'une voix forte, tout en essayant d'y voir à l'intérieur de la cuisine.

« On pouvait rien voir, la lumière était éteinte, de toute façon elle préfère, enfin elle préférerait, rester dans le noir alors ça m'a pas étonnée non plus. Et les vitres vous verriez dans quel état elles sont les vitres. Je les ai déjà faites cette année, sans qu'on me demande hein ! Mais je peux pas non plus tout faire. Mais enfin, je suis rentrée dans la maison, la porte était ouverte et ça ça m'a étonnée, je m'y attendais pas parce que je l'entendais souvent tourner la clé quand elle refermait la porte. J'ai une clé de chez eux vous savez, mais j'en ai pas eu besoin et j'ai pas réfléchi, fallait bien, j'avais promis à Abel de la réveiller tous les matins moi. Si j'avais su ! Vous auriez vu ça ! Jésus Marie Joseph ! Quel déluge là-dedans »

Quand Gisèle ne vit pas Alna dans la cuisine elle se dirigea immédiatement vers la buanderie tout en appelant, à voix basse pour ne pas éveiller les enfants. Elle poussa la porte sans attendre et sans hésitation, franchement, car elle avait hâte de secouer Alna et de partir sinon elle allait finir par être en retard. Mais au lieu de s'ouvrir en grand la porte revint la cogner — il s'en fallut de peu pour que ce ne fût en pleine figure — après avoir rebondi sur une masse élastique, alors qu'elle s'était à peine entrouverte d'une trentaine de centimètres. De surprise, Gisèle fut effrayée par cette réaction inattendue comme si quelqu'un l'agressait. Elle cria et sentit aussitôt la chair de poule l'envahir. Mais comme rien ne se passa, elle entreprit de rouvrir la porte, et de pousser, et d'entrer. Elle ne sut jamais décider si elle avait compris qu'elle déplaçait le corps d'Alna avant ou après en avoir vu les pieds. Elle eut conscience en tout cas qu'une

forte bouffée d'adrénaline la pénétrait, mais elle ne cria pas une seconde fois ; c'est même plutôt à mi-voix qu'elle articula un « Jesus Marie Joseph ! » consterné, les deux mains devant la bouche, voulant taire ses paroles en même temps qu'elle les prononçait. Alna avait laissé une trainée rouge entre le mur et la porte. Et le peu de sang qui avait ensuite continué de couler de son bras avait suivi la pente du sol, en ciment brut craquelé, qui l'avait ramené vers le baquet. Le sang, aurait-on dit, était allé vers le sang.

Gisèle, qui « par chance » dit-elle plus tard, n'avait marché dans aucune trace sanglante, monta aussitôt réveiller les enfants qui partageaient le même lit dans la deuxième chambre de l'étage et les emmena sans leur donner le temps de s'habiller, à peine de se frotter les yeux, chez la jeune Arlette qui comprit à demi-mot ce qui se passait et notamment la consigne d'interdire aux deux garçons tout retour chez eux. Gisèle courut ensuite sans s'accorder de répit chez les Leclercq, couple d'instituteurs du village habitant tout à côté, dont le mari prit immédiatement sa Dauphine toute neuve pour aller chercher le médecin des Mines qui devait sans doute être déjà arrivé à La Chambre³. On était vendredi, c'était le jour, elle en était presque certaine. Rue Pasteur, près de la boulangerie, il n'avait pas bien loin à se déplacer.

« Je me suis dit qu'on avait de la chance que c'était vendredi, le médecin serait à la Chambre, c'est sûr, et puis j'ai pensé que de toute façon j'étais certaine que c'était trop tard alors.... Voyez comme on peut être bête des fois. Mais enfin, monsieur le curé c'est moi qui l'ai prévenu hein. Le

³ Nom donné à l'endroit où le médecin salarié des HBNPC (Houillères du Bassin du Nord et du Pas de Calais) donnait ses consultations pour les familles de mineurs du village.

médecin est arrivé tout de suite, on peut pas dire. J'étais en train de parler à la vieille Back quand il est arrivé. Moi ça me plaisait pas hein, je voulais pas qu'on dise que j'avais laissé Alna en train de mourir toute seule, mais elle me lâchait pas la vieille, elle voulait tout savoir. Même ma mère qui m'a vu passer en courant elle a su tout ça qu'après. Et je savais bien aussi que c'était trop tard moi. D'ailleurs, il l'a dit tout de suite. Faut prévenir son mari qu'il a dit le médecin, c'est trop tard. Mais moi je suis allée le dire à monsieur le curé. Pensez, une suicidée, je savais bien qu'il serait pas content. Et puis l'Abel, le prévenir c'était une histoire d'homme. Je savais pas comment lui téléphoner moi. Et d'ailleurs est-ce qu'on peut téléphoner à quelqu'un qui est dans le fond ? Est-ce que je sais moi ? Alors j'ai dit excusez-moi docteur, mais faudrait trouver un homme pour parler à Abel et puis vous vous avez le téléphone à la Chambre non ? Il avait pas l'air content, mais bon quand dans le temps il prenait un verre ou deux avec Abel quand il venait pour quelqu'un de malade chez les Becque, il le prenait quand même le verre non ? Il pouvait bien faire ça ».

Après trente-cinq ans dans le village le curé Lafontaine ne tutoyait jamais personne excepté sa sœur Noémie — qui avait fait vœu de le servir toute sa vie et il lui en vouait une grande reconnaissance — c'est dire s'il était naturellement distant et froid. Et pour achever de convaincre ceux qui en auraient douté, il se tenait, sans jamais sourire, la tête toujours fort en arrière grâce à un dos étonnamment cambré, ce qui donnait le sentiment qu'il regardait les autres de loin, comme on regarde de haut. Mais la nouvelle était considérable et Gisèle n'hésita pas à affronter son curé. Noémie avait sur son frère l'emprise de celles qui procurent

aux curés qui ont l'âge des rhumatismes les seules choses qui leur importent encore vraiment : une maison bien chauffée, un lit fait de beaux draps bien blancs bassinés lorsque le temps est vraiment froid, de bons petits repas et une vraie tranquillité en chassant les importuns. Mais Noémie Lafontaine ne put rien pour lui quand Gisèle se présenta, à l'instant même où il sortait de l'église après l'office de sept heures et s'apprêtait à rentrer au presbytère. Il accueillit la nouvelle qu'elle lui apportait avec flegme, mais sans cesser de maugréer, car il connaissait les Becque et il n'aimait pas la situation dans laquelle cette mort le mettait. Gisèle n'était naturellement pas de l'entourage du curé (elle gagnait sa vie en faisant des ménages, et elle n'avait que le dimanche pour aller à la messe) et elle n'était là que pour être la première à voir sa réaction. Elle savait, d'un côté, que la règle de l'église était de condamner le suicide d'autant plus qu'Abel était un rouge, mais aussi, d'un autre côté, qu'Alna (influence d'un père polonais ?) était une catholique fervente, autrefois très pratiquante. Enfin, Gisèle connaissait, comme tout le village, au moins un cas de suicide devant lequel le prêtre avait fermé les yeux. Elle fut cependant incapable de recueillir le moindre indice sur ce qui allait arriver. Le curé n'exprima rien de ses pensées, elle n'osa pas lui poser de questions, et il conseilla à Gisèle, déçue, de rentrer chez elle.

Quand le docteur Dufour partit, en précisant qu'il repasserait, il ordonna de ne toucher à rien et donna comme consigne à Gisèle de boucler la maison et de ne laisser entrer personne. Au moment où elle revint de l'église, le médecin n'était pas encore de retour, mais une dizaine de femmes, dont certaines habitaient la rue Jules Guesde,

éloignée de plus de trois cents mètres au moins, s'étaient agglutinées dans cette impasse sale à la mauvaise réputation où personne, en temps normal, ne venait jamais sans y être obligé. Gisèle se posta devant la porte des Becque, ostensiblement à distance du groupe qui n'avait pas dépassé les fenêtres de Catherine Back. Elle refusa de leur dire quoi que ce soit, car elle aimait bien Alna. Si elle avait parlé, ça aurait été pour demander à ces gens où ils étaient quand Alna était vivante, les fois où elle était allongée dans son vomi pendant que ses enfants fouillaient la cuisine en cherchant de la nourriture ou de l'argent pour acheter des bonbons. Les agents de police arrivèrent quelques minutes avant le retour de Dufour qui les avait visiblement prévenus et ils restèrent un bon moment avec lui dans la maison, excluant Gisèle qui en conçut une amertume pleine de rancœur vis-à-vis du médecin des Mines.

« Les flics, eux, ça m'a pas étonnée qu'ils me laissent à la porte. Ils se voient importants avec leur pistolet, mais c'est fainéant et compagnie et qu'on trouve dans les bistrots plus souvent qu'à leur tour encore. Mais ils ont quand même été bien contents de venir me demander après ça, pour savoir comment qu'elle était quand je l'ai trouvée Alna. Mais du médecin, qui m'a vu cinquante fois chez eux, j'aurais pensé mieux. Enfin ! Et les tiots hein qui c'est qui a dû s'en occuper ? C'était dur de leur dire ce qui s'est passé, mais je voulais pas que ce soit leur père, Dieu sait ce qu'il aurait dit. Et vous savez que même prévenu au fond par le médecin, Abel est pas remonté ? Il a voulu terminer son poste. C'est comme je vous le dis. Vous vous rendez compte ? Enfin ! C'était surtout Léonard que j'appréhendais voyez eh ben il a rien dit ou presque le tiot. Mais je sais pas

s'il a vraiment compris, c'est sûr. Mais le petit Édouard lui il m'a tout de suite demandé comment c'était arrivé qu'elle était morte, voyez. Il a que onze ans, mais il a de la jugeotte le tiot. Alors je l'ai pris à part pour lui dire. Enfin si je l'avais pas fait il l'aurait su par un de ses camarades vous croyez pas ? Tenez le Daniel de Julie Toutouille il lui aurait dit par plaisir, c'est sûr. L'est mauvais comme une teigne ce tiot là. Et sa mère a jamais un bon conseil à lui donner non plus. Heureusement que la tiote Arlette elle a bien voulu leur donner à manger à midi. Parce qu'à la fin il fallait bien que je fasse mes ménages moi. Si ma journée est pas travaillée, elle est pas payée, c'est comme ça. Bon, faut vraiment que je rentre, faut que je voie si ma mère a besoin de quelque chose. À demain à l'enterrement alors ? Bonne soirée, Marthe, bonne soirée Alice. »

La porte était ouverte et le chien courait comme un fou en passant de l'extérieur de la maison, où il décrivait un large cercle après avoir franchi les quatre marches d'un seul bond, à l'intérieur, où il allait sans ralentir faire le tour de la chaise sur laquelle Édouard était assis, grognant comme s'il était furieux et s'arrêtant de temps à autre pour faire face à son maître et aboyer avec force avant de repartir. Il dérapait sur le sol et se cognait parfois violemment à un meuble dans la cuisine ou heurtait même la porte, mais il semblait ne rien ressentir ; Édouard connaissait les mots pour l'exciter et quand Boulbif jouait avec Édouard personne d'autre n'existait. Seul un beau gibier à pourchasser : un chat, un lapin ou encore un congénère intrus, aurait pu le distraire de

son manège.

« Arrête avec ton chien, dit Gisèle, et ferme la porte. Il salit la maison et si ça continue il va te salir aussi. Tu entends ce que je te dis ? »

Édouard calma son chien qui se laissa tomber bruyamment, des efforts faits, sur le carrelage à fond gris et aux arabesques bleues. Il repoussa aussi la porte d'entrée à contrecœur et revint s'asseoir. Édouard était petit, bien plus petit que les enfants de son âge et mesurait douze bons centimètres de moins que son frère Léonard qui n'avait pourtant qu'un an de plus que lui. Il s'avança légèrement en avant sur sa chaise cherchant à échapper à la paille abimée du siège qui lui irritait les cuisses là où la culotte courte qu'il portait ne le protégeait pas. Il avait les deux genoux couverts de mercurochrome comme c'était le cas une grande moitié de l'année, Édouard passait la plupart du temps dehors. Il tira un fétu de paille et se mit en s'amusant à chatouiller par derrière le cou de son frère qui était devant lui immobile, debout face à la table, souriant aussi, mais de son côté, en observant trois fourmis qui s'activaient autour de miettes de pain. Léonard ne lui ressemblait pas. Le visage ovale et la peau trop blanche, les yeux ternes et les cheveux blonds toujours ébouriffés, il était mince et gauche dans un corps trop compliqué pour lui. C'est au contraire le regard pétillant d'Édouard et la vivacité dont il faisait preuve qui frappaient au premier abord. Ce n'est qu'ensuite qu'on s'avisait d'une frimousse au teint foncé, presque basané, dont on se demandait en été s'il était dû ou non au soleil, et d'une tignasse noire comme du jais. Les deux garçons étaient tous deux en chaussettes et Léonard avait posé un pied sur l'autre en repliant ses orteils, comme s'il avait

froid.

« Arrête Edouaaaard », dit Léonard en offrant un index à l'une des fourmis.

« J'ai rien fait », répondit Édouard avant de reprendre son chatouillis.

« Arrête ! » Léonard s'était retourné. Il avait levé la main droite comme s'il allait frapper. Édouard rit et virevolta derrière son frère.

« Allons ça suffit, mettez vos souliers maintenant »

Gisèle posa la boîte à cirage et tendit les chaussures aux deux garçons.

« C'est pas les miens, c'est ceux d'avant de Léonard et ils sont troués.

— C'est comme ça quand on a un frère plus vieux, tu le sais bien Édouard. C'est à toi de les porter maintenant. Et il ne pleut pas alors s'il y a un trou ça n'a pas d'importance.

— C'est les tiens, c'est maman qui l'a dit, ajouta Léonard

— Tais-toi, toi ! Maman elle est morte maintenant, on la verra plus, alors on s'en fout de ce qu'elle a dit !

— On ne parle pas comme ça de sa mère Édouard !

— Pourquoi qu'on pourra plus voir maman si elle est morte ? » Léonard s'était arrêté dans sa tentative pour lacer sa chaussure droite et regardait Gisèle.

« C'est que t'es bête, quand on est mort on est mort ! T'as jamais vu un lapin mort ?

— Laisse-moi dire Édouard. C'est parce qu'on l'a mise dans une boîte ta maman et qu'on va mettre la boîte dans un trou dans la terre mon tiot. Elle peut plus parler ni nous voir ni bouger ni rien ta maman, alors on la met dans la terre.

— Non, pas dans la terre, pas dans la terre ! »

Il s'interrompit en cherchant un regard qui le rassurerait,

attendant un mot qui approuverait. Mais rien ne vint et ses yeux furent traversés de panique.

« Dans le lit ! Dans le lit ! Pas dans la terre !! Pas dans la terre !!! »

Léonard s'était mis à crier. Boulibif s'était dressé et aboyait.

« Mais enfin mon tiot, mais enfin, c'est rien, elle a pas mal, tu sais... » Gisèle s'était approchée, mais restait interdite. Depuis trois jours elle n'avait cessé d'expliquer et réexpliquer la mort de la mère et jusqu'alors Léonard n'avait jamais réagi violemment. Il ne fallait pas parler de la boîte dans la terre pensa-t-elle. Comment elle aurait pu le savoir ?

« Pas dans la terre !! Pas dans la terre !! »

Léonard jeta sa deuxième chaussure plus ou moins en direction de Gisèle. Il agitait les bras en criant comme s'il voulait balayer tout ce qui était à sa portée alors que le reste de son corps ne bougeait pas. Les larmes coulaient drues sur ses joues et pourtant elles n'altéraient pas sa voix et les paroles hurlées demeuraient fortes et claires.

« Tais-toi Bouli ! » dit Édouard.

Soudain, il entoura la poitrine de Léonard avec ses bras serrés fort et celui-ci posa aussitôt ses mains sur les omoplates de son frère sans pour autant cesser de pleurer et gémir. Gisèle qui s'avavançait pour maîtriser Léonard s'arrêta et regarda les deux enfants enlacés. Jusqu'alors, elle n'avait vu Léonard étreint ainsi que par sa mère.

« Léonard mon cœur il ne faut pas crier parce que tu te fais du mal. Léonard mon cœur ne crie pas. Si tu te fais mal le Bon Dieu t'oubliera »

Édouard parlait la tête pressée contre l'épaule de son

frère et couvrait la voix de Léonard sans que sa joue quitte le contact du pull de laine rêche sur lequel il sentait l'odeur rance du lait. Il répétait ces phrases sans intonation, mécaniquement, et cela leur donnait une tonalité étrange. Il ne cherchait pas autre chose semblait-il que capter l'attention de Léonard et occuper tout son espace d'intérêt.

« Léonard mon cœur ne pleure pas. Près de moi viens te serrer dans mes bras »

Léonard s'interrompit rapidement et s'il recommença à dire « Pas dans la terre ! » ce fut d'abord moins violemment puis à mi-voix, puis en reniflant. Puis, enfin, comme un très jeune enfant colérique calmé parce que finalement sans force, il cessa tout à fait. Il était encore tout raide et il semblait maintenant protéger son frère avec ses grands bras terminés de deux mains fines.

Gisèle songea qu'Édouard était un bon petit. Mais elle restait effrayée par Léonard.

« Allez c'est fini. Mettez vos chaussures, il va bientôt être l'heure de partir. Regardez, il me semble que c'est votre grand-mère qui arrive. Soyez sage avec elle hein !

-Mémééééé ! » dit aussitôt Édouard. Il lâcha son frère et se rua pour ouvrir la porte, suivi de Boulibif. Léonard ne bougea pas, il se laissa faire lorsque Gisèle lui essuya ses larmes puis quand Édouard lui prit les pieds, l'un après l'autre, pour lacer les chaussures.

« Ah non ! je ne veux pas voir ce chien à côté de moi ! Tâche qu'il se tienne tranquille ou mets-le dehors »

La femme qui venait de parler était petite et sèche et s'exprimait sur un ton autoritaire. Si elle laissa Édouard l'embrasser sur la joue, elle ne lui rendit pas son baiser. Toute de noir vêtue elle retira, aussitôt entrée, son chapeau à

voilette, découvrant un minuscule chignon de cheveux d'un gris clair étonnamment homogène. Elle posa le chapeau avec son sac de mauvais cuir déformé sur un coin de la table puis jeta un regard circulaire en accordant à peine un instant à Gisèle qui poussa légèrement Léonard devant elle.

« Dis bonjour à ta grand-mère Léonard.

— Oh ! j'ai l'habitude allez Gisèle » dit Célinie Becque en détournant les yeux et en tendant les bras devant elle, comme le faisaient les saints des images pieuses de son missel pour repousser la tentation, face à Léonard qui n'avait pas bougé. Puis, l'examinant comme on considère un désastre qui vient d'arriver :

« Mon pauv'garçon, regarde ta dégaine. Tiens-toi droit au moins.

— Tu m'as apporté un cadeau mémé ? »

Édouard se tenait devant sa grand-mère et lui souriait en s'adressant à elle, il lui avait pris la main gauche et jouait à faire tourner l'alliance en or jaune comme il l'avait vue le faire bien souvent quand elle discutait. Elle retira vivement sa main.

« Tu n'y penses pas petit malheureux ! Comment peux-tu demander une chose pareille le jour où on enterre ta mère ! On t'a donc pas appris le respect ? Mon Dieu ! Dans quel monde on vit ! Comment ces enfants sont élevés ! »

Édouard se renfrogna et se précipita bruyamment dans l'escalier, Boulibif sur les talons. Léonard suivit, heureux de pouvoir quitter la cuisine, et souriant comme s'il s'agissait de jouer un bon tour. Il monta en se hâtant gauchement, excité d'un léger tremblement, mais guère plus rapide pour autant. À chaque pas son pied, envoyé trop en avant sur la marche, venait tutoyer la marche suivante avant de se poser

et cela produisait un « tac, tac – tac, tac – tac, tac » qui lui avait déjà valu un nombre incalculable de taloches de la part de son père. Il n’attendit pas d’être après le mi-escalier pour lancer, une moue sur les lèvres, à son frère qui l’observait depuis le haut, un tonitruant « Je l’aime paaaas, je l’aime paaaas ! » qu’il pensait livrer en confiance à Édouard.

Célinie se tourna vers Gisèle.

« Où elle est ? Et où il est Abel ?

— On pouvait pas la mettre ici, y’a pas la place c’est sûr. Alors elle est restée à la morgue d’Haut-en-Artois jusqu’à ce matin et notre maire il a accepté de prêter l’entrée de la salle des fêtes entre midi et trois heures. Parce que le curé il a bien voulu faire une petite messe d’enterrement, mais pas qu’on mette le cercueil à l’église avant. Alors on a fait mettre les tentures mortuaires à la salle des fêtes et Abel y est parti depuis midi pour recevoir les bénédictions. Va y avoir du monde sûrement. Y’a toujours des curieux dans un cas comme ça.

— Comment ça se fait que le curé a accepté l’enterrement ?

— C’est le maire qui lui a spécialement demandé à ce qu’il parait. Et comme y sont du même bord...

— Et pourquoi il a fait ça le maire ?

— Il a dit à ceux qui lui ont posé la question que c’est “de la compassion”. Enfin à ce qu’on dit, moi je lui ai pas parlé.

— Eh ben ! il est drôlement arrangeant ce curé. Ça se serait pas passé comme ça à Dieupays vous pouvez me croire. Et d’ailleurs ça aurait été que justice de lui refuser Dieu, non ? Vous me direz pas qu’elle s’est bien occupée de son mari ! Et ses gosses ? Elle les laissait courir à mitan nu

dans la rue il parait. Je vois bien que vous voulez pas dire tout ce que vous savez et c'est tout à votre honneur, mais vous devez en savoir des choses vous...

— C'est vrai que ces derniers temps elle était saoule une bonne partie de la journée. Mais elle les aimait ses enfants, c'était une bonne mère à l'époque où elle buvait pas.

— Oui, mais elle buvait ! Comme un trou elle buvait ! C'était une ivrognesse finie ! Et pas depuis tout de suite ! Vous le savez bien non ? »

Célinie éleva le ton pour dire cette dernière phrase, penchée au-dessus de la table, une main posée sur la toile huilée pour ne pas se mettre en déséquilibre, ses yeux cherchant ceux de Gisèle, qui fuyaient. Les braillements des enfants cessèrent brusquement, seuls quelques rires étouffés continuèrent à descendre du premier étage et un silence s'installa pour de longues minutes.

Il fut rompu par des bruits de voix à l'extérieur bientôt suivis de pas et d'un coup bref, mais décidé, frappé sur la porte. Gisèle se leva tout en criant d'entrer et Désiré s'encadra dans l'entrée de la cuisine avant qu'elle-même ait eu le temps de contourner la table.

Désiré Delobelle était le seul ami d'Abel, un ami d'enfance. De trois ans plus jeune il était comme lui natif de Dieupays où ses parents étaient les voisins de Célinie Becque, une fille de journaliers, veuve en 1918, à vingt ans, alors qu'elle portait dans son ventre « l'enfant de la dernière permission ». Désiré et Abel avaient grandi ensemble et avaient rejoint Célinie à la briqueterie de Dieupays dès qu'ils avaient été en âge de travailler, onze ans pour ce qui concernait Abel. Astucieux et débrouillard Désiré décida de se faire embaucher par les Houillères après la fin de la

guerre, quand s'accrut l'appel de main d'œuvre venant des Mines en cours de nationalisation et au moment où, sous la pression des besoins impérieux d'augmentation de la production, on commençait à moderniser l'extraction du charbon. S'appuyant sur ses quelques connaissances en électricité acquises sur le tas à la briqueterie pour être admis à l'école des Houillères, il fit partie de la deuxième promotion d'électromécaniciens formés par les HBNPC pour faire face à l'entretien des machines renouvelées et des techniques nouvelles. Il travaillait depuis lors à la fosse 2bis de Bois-les-Mines. Abel quant à lui retrouva son emploi de manœuvre en rentrant de captivité et ce n'est que quatre ans plus tard, poussé par la fermeture annoncée de la briqueterie — elle eut finalement lieu dans les premiers mois de 1950 — qu'il devint à son tour mineur. Malgré son âge avancé au regard des habitudes, il fut embauché. À la fosse 6, distante d'à peine plus d'un kilomètre du puits 2bis, pour être affecté à la taille où il fut rapidement piqueur en raison de ses capacités physiques.

« Bonjour, madame Becque, bonjour Gisèle. Je ne suis pas en retard ? Je n'ai pas réussi à voir Abel hier alors je ne savais pas où me présenter, c'est pour ça que je passe ici. Quelle histoire, dites donc ! Abel a pas l'air trop retourné, mais vous le connaissez comme moi, il parle pas beaucoup et on ne sait pas facilement ce qu'il pense. Et les gosses ils prennent ça comment ? »

On n'eut pas le temps de lui répondre. Édouard avait dégringolé les marches et se pendait déjà au cou de Désiré, s'aidant de ses deux jambes enroulées autour des reins de l'homme pour maintenir son visage à la hauteur du sien.

« Normalement, j'avais école cet après-midi parce que

c'était la rentrée aujourd'hui, mais j'y ai pas été, j'y ai été que ce matin. C'est parce qu'il y a l'enterrement. Heureusement qu'on n'a pas fait l'enterrement demain, j'aurais pas pu en profiter.

— On n'a pas le droit de dire qu'on profite de l'enterrement de sa mère, Édouard, c'est pas bien de dire ça. Il faut être respectueux. Tu m'entends ? Sinon on ne va plus être copains...

— On va jouer au ballon ?

— Pas aujourd'hui Édouard, pas aujourd'hui.

— Alors tu me fais faire un tour en moto !

— Pas aujourd'hui non plus. Mais si t'es sage, je te donnerai un porte-clés. Il sera à toi quand je reviendrai de l'enterrement. Et uniquement si t'as été sage. et respectueux avec ta mère ! (Il se tourna vers le haut de l'escalier). Allez, viens donc Léonard, tu sais bien que t'es mon copain. »

Mais Léonard ne bougea pas, se contentant de sourire.

« C'est parce qu'elle est là » dit Édouard à voix basse à l'oreille de Désiré, cachant le son de sa voix à l'aide d'une de ses mains. Désiré regarda instinctivement Célinie qui les observait en silence.

« Regarde comme il est chouette ! dit Désiré en s'accroupissant pour poser Édouard sur le sol tout en restant à la portée du jeune garçon. Et le prochain ça sera pour toi Léonard ! »

Léonard sourit à nouveau.

« C'est-celle-que-j'aime, ânonna Édouard. C'est qui celle que t'aimes ?

— C'est "Shell" qu'on dit Édouard, c'est une marque d'essence. Et c'est sa publicité... Ah ! Voilà Léonard qui

descend quand même. Tu veux le voir toi aussi hein ? »

Il se releva souplement. Il était grand et encore mince malgré les bières, il portait un costume bleu dont la coupe était passée de mode, mais qui l'avantageait et des souliers noirs à bouts pointus en excellent état et impeccablement cirés. Un long et large cache-nez pendait autour de son cou, qu'il nouait normalement avec attention de façon à se protéger la poitrine du froid et une épaisse paire de gants de cuir pointait hors de sa poche ; c'étaient là les deux précautions indispensables pour rouler en moto en ce début novembre même pour lui qui n'était pas frileux et venait de Mosricourt, dix minutes tout au plus avec la Terrot. Il abandonna finalement le porte-clés à l'admiration d'Édouard et Léonard et sortit un peigne d'un étui fatigué. Il le passa longuement dans ses abondants cheveux blonds gominés dans une coupe rocker (les femmes lui disaient parfois qu'elle donnait à son visage anguleux un air de Dick Rivers qui a pris de l'âge et de la maturité « et en plus doux »).

« Regarde Désiré, Boulibif sait faire un nouveau tour ! »

Édouard appela l'attention du chien qui reniflait le sol de la cuisine à la recherche de quelques miettes. Il le regarda droit dans les yeux et claqua deux fois des mains, bruyamment, les bras tendus vers le ciel. L'animal se laissa instantanément tomber, pour se coucher sur le côté, et il se releva bien vite pour reprendre ses recherches sous la table.

« T'as vu ? C'est bien non ? »

— C'est très bien. Mais tu te rappelles aussi ce que tu m'as promis quand je t'ai apporté ce chien ? (devant le silence d'Édouard il poursuivit, en prenant un ton sérieux) Que tu passerais dans la classe du Certificat à la fin de cette

année scolaire ! Il faut que tu aies ton Certificat d'Etudes Édouard, d'accord ? Sinon je ramène ce chien à sa mère. Elle est toujours chez mes parents, tu sais ! »

Édouard ne répondit rien et c'est à ce moment, alors que Gisèle décidait de les laisser pour aller s'enquérir de sa mère et terminer de se préparer « car l'heure tournait et il allait falloir partir », que la porte s'ouvrit en grand. Abel apparut.

Il se dirigea vers le placard de la cuisine en grognant ce qui était peut-être un bonjour et il sortit le « Vieux Papes » dont il remplit un des verres qui traînaient sur la table et qu'il vida en deux gorgées. Gisèle avait quitté la maison sans bruit. Personne n'avait bougé et pas un mot n'avait été prononcé.

« Même pas pu manger un morceau, dit Abel. Au moins ça met quelque chose dans l'estomac. Vous avez rien de mieux à faire qu'à me regarder ? Édouard déjà dit que je veux pas voir ton chien dans la maison quand je suis là !

— C'est pas un jour à boire Abel. Si t'as faim, mange du pain. » dit sèchement Célinie.

Abel s'était approché d'elle, il se pencha pour l'embrasser.

« Bonjour m'man.

— Tu pues le vin... » dit-elle avec une grimace. Elle ne put rien ajouter, car une violente quinte de toux la secoua longuement et l'obligea à se lever, s'appuyant d'une main crispée sur le dossier de la chaise de son fils. Rouge de congestion et des larmes perlant aux coins des yeux elle se rassit finalement. Lentement. Elle ne voulait pas réveiller la douleur qui la rongait.

« Saleté de poussières, saleté de briques » marmonna-t-elle entre les dents.

« T'as laissé le cercueil tout seul ? demanda Désiré. Tu veux que j'aille te remplacer ?

— T'en fais pas, y'a les croque-morts. M'ont dit qu'y faisaient ça souvent. Et pis j'ai dit qu'y fallait que je vienne pour amener les gosses, alors... »

Il se tenait debout derrière la table, bras tendus devant lui, les deux mains tapotant le dessus, du bout des doigts, comme un maître intimidé en face de sa classe. Il était engoncé dans un costume sombre dont il ne pouvait fermer la veste et qui datait d'une époque où il était plus svelte. Le premier bouton de la chemise était ouvert, les deux morceaux aigus de son col avaient leur pointe qui remontait vers le haut et le mince nœud de la cravate noire, qui était brillant d'avoir été mille fois manipulé avec des mains pas toujours propres, était nettement de travers.

« Vous êtes prêts ? Mettez vos vestes »

Il parlait aux deux gamins sans les regarder ; c'était une habitude incompréhensible qu'il avait prise pour s'adresser à eux, mais qui ne surprenait plus ses proches. Il se versa un autre verre et rangea la bouteille.

« Remontez vos chaussettes, dit Célinie. Édouard remet ta chemise dans ta culotte »

Elle lança un regard désapprobateur à son fils qui buvait sa troisième gorgée de vin.

« Tu ferais mieux d'arrêter ça Abel ! »

Elle se tourna ostensiblement vers ses petits-enfants.

« Léonard, mon pauv'garçon, on ferait aussi bien de te laisser là, t'as l'air d'un épouvantail à moineaux avec ton pantalon trop court. Et regardez-moi cette tignasse, c'est sale, c'est plein de nœuds, si ça se trouve y'a des poux... Tu ferais mieux de lui couper les cheveux ras Abel, c'est ce

qu'ils font avec les gosses comme lui à l'asile. Et ils ont leurs raisons, ils ont l'expérience. »

Léonard n'osait pas bouger. Il détestait cette femme, mais il ne savait pas ce que dirait son père s'il allait dans la chambre pour se cacher.

« C'est parce qu'il se tortille les cheveux avec les mains quand il a peur dit Désiré. Mais c'est qu'un gosse, les gens font pas attention. Et puis ils le connaissent »

Il se leva et donna sa veste à Léonard, la seule qu'il ait jamais eue, et qui pendait au portemanteau de l'entrée. Léonard l'enfila en réclamant aussi le cache-nez et il s'efforça de la boutonner complètement. Cela lui devenait de plus en plus difficile au fur et à mesure qu'il se développait, mais il s'obstinait à faire comme sa mère lui avait dit et deux des quatre boutons menaçaient une nouvelle fois de tomber à force d'être maltraités. Léonard était mince comme un fil, mais il se tenait de plus en plus avachi, ne sachant pas quoi faire de son corps qui grandissait trop vite, et cela donnait l'impression, à la rondeur qui tendait le tissu, qu'il avait un peu de ventre. Désiré trouva qu'il y avait quelque chose de pathétique à voir cet enfant, qui lui semblait plus enfant que les autres, et qui ne paraissait pourtant pas de son âge.

« Peut pas le laisser ici tout seul, dit Abel. Il se sauverait. Et si on l'enferme il va hurler et on va l'entendre dans tout le village. Peut pas. »

Il cria : « Édouard, ton chien ! Mets-moi ce chien dehors ! »

Boulibif était en train de jouer à monter et descendre l'escalier pour ramener le vieux chausson d'Alna qu'Édouard lui lançait. Il grogna en suivant Édouard

lorsqu'il sortit.

Gisèle avait revêtu le manteau noir des cérémonies et portait une dentelle sombre sur la tête.

« Faut y aller là, maintenant ! La famille peut pas être en retard quand même ! »

Elle s'adressa à Abel qui terminait son verre de vin.

« Je reviendrai avec les gosses après la messe, c'est mieux. Le cimetière c'est pas un endroit pour eux.

— Ah non ! dit Édouard. Moi je veux la voir mettre dans le trou !

— Mais vous revenez aussitôt que c'est fini hein !? »

Gisèle regardait Abel avec insistance, elle voulait une réponse.

« Je le ramènerai, dit Célinie. De toute façon, le voisin qui m'a amenée pourra venir me chercher qu'à sept heures alors je resterai ici encore un moment »

Abel ne dit rien. Il boucla la maison et ils partirent.

La rivière était une source considérable d'intérêt pour Édouard, comme pour tous les enfants de Château-la-Croix et même pour nombre de ceux de Mosricourt. Tout particulièrement dans la partie où elle traversait de manière quasi rectiligne, et sur à peu près mille cinq cents mètres, une succession de terrains en friche et de pâtures. C'était un lieu tout naturel de baignade, car si la hauteur d'eau moyenne n'excédait généralement pas une quarantaine de centimètres, Édouard connaissait plusieurs endroits où elle atteignait un peu plus de quatre-vingts centimètres sur une dizaine de mètres de longueur au moins, et c'était la

profondeur idéale, ou presque, pour lui qui ne savait pas nager. Et les jours de chaleur, il s'y organisait des jeux de toutes sortes avec le gros Paulo, Dédé et, parfois, Jacqueline et patte folle. Mais la rivière permettait bien d'autres plaisirs au fil des saisons. Les pluies d'automne appelaient les courses de bateaux minuscules dont la fabrication improvisée avec de la ficelle, des allumettes, des bouchons de liège et des morceaux de bois léger n'était pas le moment le moins intéressant. Et les enfants pratiquaient aussi la chasse aux canards égarés (à coups de lanciers de cailloux en silex soigneusement sélectionnés ou taillés) qui venaient là d'un battement d'ailes, une fois échappés d'une ferme des environs. Au printemps apparaissaient de nombreux ponts provisoires élaborés en récupérant les planches abandonnées et en volant des piquets aux clôtures posées autour des pâtures des alentours. Sans oublier la pêche aux épinoches et la capture des salamandres ou des tritons qui pullulaient dans les quelques petits ruisseaux qui rejoignaient la Tarvonne dans cette zone. Et depuis peu, Édouard multipliait les temps de jeu avec Boulibif qu'il envoyait chercher le bâton lancé de l'autre côté de la rive ou qu'il observait pendant des heures creuser comme un fou pour tenter de débusquer un ragondin.

Mais le lieu le plus propice aux amusements était sans aucun doute ce qui restait des installations du vieux moulin à papier dont l'activité n'avait pas survécu à la guerre. Et c'est à cet endroit, plus précisément sur l'espace de terrasse en ciment qui faisait face au bâtiment du moulin supportant l'antique roue bloquée et qui surplombait les quatre mètres de chute bouillonnante d'une eau furieusement inutile, qu'il courut rejoindre Jacqueline alors que le soir se préparait déjà

à tomber. Il n'était pourtant pas encore dix-sept heures.

« Tu es en retard, Édouard Becque ! La prochaine fois, je ne t'attendrai pas. Et de toute façon, on ne peut plus se donner rendez-vous ici, c'est trop loin de chez moi, je n'ai plus le temps. Je suis en sixième moi ! Et ma mère m'a fait promettre de ne pas venir ici toute seule en plus.

— Mais t'es pas toute seule, puisqu'on est tous les deux.

— Ah ! Ah ! Ah ! Que c'est drôle, Édouard Becque. »

Jacqueline ne riait pas du tout.

Elle se tenait, droite, boudeuse, les bras croisés sur un épais pull rouge en laine passé sur une robe claire à plis, une belle baguette de bois pendant au bout des doigts de la main gauche. Ses longs cheveux blonds impeccablement peignés et retenus de chaque côté de la tête par une petite pince dorée, encadraient un visage fin aux yeux porcelaine. Elle portait des chaussures en cuir bleu à gros lacets noirs. Boulibif qui précédait Édouard d'une bonne centaine de mètres lui fit la fête et elle sautillait, d'un côté et de l'autre, pour qu'il ne puisse pas poser ses pattes pleines de terre sur sa robe, mais sans réprimander le chien. Croyant à un jeu celui-ci se mit à aboyer, les yeux fixés sur elle, le cou et la tête aplatis sur ses pattes avant fléchies puis il gratta furieusement le sol.

« Bouli, laisse-la, elle veut pas jouer. » L'animal s'immobilisa et regarda son maître, les muscles tendus, la tête penchée sur le côté.

« Laisse-la et va chercher une taupe ou un petit lapin ! Allez ! Va ! »

Boulibif disparut en un instant dans les fourrés tout proches.

« Regarde ! Il est chouette hein ? Désiré me l'a donné

tout à l'heure parce qu'on enterrait ma mère. Il me l'a pas dit, mais je sais bien que c'est pour ça. Mais je m'en foutais moi ! » Il rit.

Jacqueline saisit le porte-clés en forme de coquillage et le rendit sans un mot après l'avoir observé longuement et soigneusement.

« Il est beau hein ? Tu sais ce que c'est "Shell" ?

— De quoi tu te foutais ?

— Hein ? Ben... De l'enterrement. De toute façon, elle était toujours saoule, ma mère. M'en fous qu'elle s'est suicidée.

— Qu'elle se "soit" suicidée, on dit. Moi je crois que je mourrais si ma mère se suicidait. Pourquoi est-ce que ça ne te fait rien à toi ? C'était ta mère quand même ! Et c'est pas comme ton père, elle t'a jamais mis dehors en plein hiver elle et...

— Tu sais, Gisèle elle a pas voulu de moi au cimetière. C'est à cause de Léonard, elle avait peur qu'il fasse une crise alors elle nous a ramenés à la maison. Mais moi quand on est arrivés j'ai couru comme un dératé et je suis retourné tout seul au cimetière et j'ai tout vu quand ils ont descendu le cercueil dans le trou. Et j'ai été voir de près après, mais on voit rien parce que les croque-morts ont tout de suite mis une plaque de ciment au caveau. Mais y'avait plein de fleurs et y'a même une femme qui m'a embrassé. "Pauvre petit" elle m'a dit ! Je la connaissais même pas ! Ma grand-mère va revenir à la maison après l'enterrement, jusqu'à sept heures elle reste elle a dit ! Mais elle est pas de bonne humeur aujourd'hui parce que mon père a bu du vin devant elle. Et en plus, Léonard l'énerve. Je lui ai dit de se cacher, à Léonard, quand elle vient. Mais aujourd'hui, y pouvait pas,

forcément.

— Mais quand même, ta mère elle te soignait quand t'étais malade. Et elle te prenait dans ses bras quand t'étais petit.

— Tu sais que quand t'es mort tes ongles continuent à pousser ? Et après y'a plein de vers et d'asticots qui viennent te manger. Et Frédo m'a dit que ce qu'ils préfèrent c'est les yeux, c'est ça qu'ils mangent en premier. Et il paraît qu'après un an tout a disparu. C'est Frédo qui l'a lu. Sauf les os, il reste le squelette quoi ! »

Édouard s'approcha de Jacqueline et se mit à la chatouiller par tout le corps.

« Des vers ! Partout ! Qui te bouffent !

— Arrête Édouard ! Arrête, j'aime pas ça.

— Partout ! Quel effet ça fait ? Des vers ! Partout, partout ! »

Il riait en même temps qu'il élevait la voix et qu'il l'agaçait de ses mains qui virevoltaient et qu'elle essayait de saisir, mais sans y parvenir. Alors elle se dégagea vivement et lui cingla les cuisses nues avec la bague qui ne l'avait pas quittée.

« Arrête Édouard Becque ! Pourquoi est-ce que tu ne m'écoutes pas ? Ta mère est morte alors je comprends que tu ne te sentes pas bien et je te pardonne. Mais ne me dis pas que tu t'en moques. Et ton frère, tu y penses à ton frère ? C'est ta mère qui s'est occupée de lui tout le temps quand même. Et c'est quand même elle qui lui a donné à manger jusqu'à je ne me souviens plus quel âge. Tu sais bien tout ça Édouard.

— Oui et aussi elle nous donnait pas à manger quand elle était saoule, aussi. Et elle laissait pas de sous ! Et elle

m'achetait pas de vêtements, je dois mettre tous les vieux trucs de Léonard ! Même s'ils sont foutus, usés ! Ou troués !!

— Ne crie pas Édouard !

— Toi t'as des belles robes hein ? Mais moi j'ai les vieux trucs de Léonard ! Et des jouets hein ? Elle m'avait promis une carabine à plombs, mais je l'ai pas eu la carabine à plombs. Elle "buvait ses sous" qu'elle dit ma grand-mère et c'est pour ça qu'on avait rien avec Léonard ! Elle buvait ses sous ! Et c'est aussi à cause d'elle que mon père était en colère. Parce qu'elle s'occupait pas de la maison ! Parce qu'elle lui faisait pas à manger !!

— Arrête Édouard ! Tu sais très bien qu'elle ne buvait pas avant et que c'est à cause de ton père

— M'en fous de ces histoires ! Bon débarras !

— Édouard !

— Bon débarras qu'il a dit mon père. Bon débarras ! Bon débarras ! Bon débarras ! »

Il scandait « Bon débarras » vite et fort, en s'agitant près de Jacqueline qui songeait, en l'observant tel un Indien dansant avec rage autour du feu de camp, qu'elle ne pouvait pas placer une parole. Et elle dut attendre qu'il en eût assez. Il descendit alors du palier en ciment pour s'asseoir sur le haut du terre-plein auquel s'accotait le chemin de terre qui sombrait dans la pénombre. Il avait à son tour violemment saisi une longue et fine baguette récemment abandonnée là et, tournant le dos à Jacqueline, il semblait faire face à un ennemi invisible. Il cinglait l'air avec de grands gestes qu'il accompagnait d'un léger sifflement, imitant pensait-il celui qu'une épée véritable aurait produit. Il s'efforçait maintenant de se montrer indifférent, cherchant surtout à

maitriser la colère qui l'avait pris tout entier et qu'il craignait de ne savoir dissimuler, même de dos, se sentant sous le regard de Jacqueline.

C'est alors que Boulibif reparut, un oiseau noir à moitié déchiqueté dans la gueule. Il monta face à Édouard, mais sans aller jusqu'à lui, et passa lentement à distance, pour s'éloigner ensuite et revenir encore.

« Donne Bouli, donne », dit Édouard en tendant la main. Le chien s'arrêta à bonne distance, les oreilles dressées, remuant la queue. Il apparaissait comme une masse blanche dans cet endroit maintenant tout meublé de pénombre, à peine distinguait-on les deux taches marron, symétriques, qui lui entouraient les yeux.

« Allez, donne ! »

Édouard se leva et avança d'un pas vers le chien qui sautilla plusieurs fois en tournant sur lui-même, faisant mine de s'enfuir sans pour autant s'éloigner plus que de la longueur du pas fait par l'enfant. Et aussitôt, un jeu de course et d'esquive s'engagea entre Édouard qui essayait alternativement d'amadouer Boulibif en lui parlant avec douceur ou de le surprendre en se précipitant vers lui et l'animal qui provoquait son maître en veillant à maintenir une distance suffisante sans chercher le moins du monde à s'échapper, mais s'arrêtant et revenant dès qu'Édouard faisait semblant de se désintéresser de lui. Jacqueline se joignit vite aux deux joueurs sans que Boulibif renonce à les narguer tous les deux, au contraire, filant à toute vitesse entre les jambes de l'un ou de l'autre et se mettant aussi à grogner d'excitation. Il ne fallut pas longtemps pour que le chien laisse ses deux poursuivants essoufflés et les joues rouges, les poings dans les côtés, mais souriants. Quand ils

se furent assis tous les deux, reconnaissant leur défaite, Boulibif vint vers eux, déposa la charpie noire et sanglante à quelques mètres et s'allongea à son tour.

« Qu'est-ce qu'il a attrapé ? demanda Jacqueline

— Sais pas. Mais j'espère qu'il va pas ramener ça à la maison » dit juste Édouard.

Il s'approcha de son chien et le serra contre lui en l'entourant de ses bras. Boulibif se laissa soulever, comme s'il jouait à faire le mort, tout en regardant Jacqueline pardessus l'épaule d'Édouard. Il lécha abondamment son maître quand celui-ci le reposa

Un froid humide commençait à tomber.

« Si tu veux, je te raconterai comment c'est la sixième, dit Jacqueline au bout d'un petit moment.

— C'est bien ? T'as des copines ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu vas plus venir jouer avec nous ?

— Ça dépendra si vous vous décidez à arrêter de tuer les canards ou pas.

— Ça, c'est le gros Paulo qui décide »

Elle se leva d'un bond.

« Il va falloir que je parte, il fait presque noir.

— T'as encore le temps, t'es en vélo toi.

— Cinq minutes alors »

Elle se rassit.

Édouard sortit un paquet de Gauloises chiffonné de sa poche.

« C'est des "Troupes", dit-il en le montrant à Jacqueline. C'est le frère de Mimile qui me l'a donné. Il en restait encore sept quand il me l'a donné. J'en ai encore quatre.

— C'est dégoûtant. Ma mère dit que tu pues si tu fumes

et que si mon père fumait elle n'aurait jamais accepté qu'il la marie »

Il ne répondit rien et, une cigarette aux lèvres, il entreprit de sortir une allumette de la boîte extirpée avec difficulté de sa poche revolver. Il tira une bouffée maladroite et saisit la cigarette entre deux doigts de la main droite pour l'éloigner aussitôt de son visage.

« Elle m'empêchera plus. Non, elle pourra plus m'empêcher maintenant, dit-il à mi-voix.

— Qu'est-ce que tu dis ?...

« *Il-est-pas-capaaa-ble ! Il-est-pas-capaaa-ble !
Nanananèèère, nanananèèère... »*

Patte folle poursuit, depuis presque une semaine, Édouard de cette rengaine, chantée en hurlant et en frottant en même temps l'index droit sur toute la longueur de l'index gauche. Partout où ils se rencontrent patte folle attire ainsi l'attention de tous les gosses qui se joignent très vite à lui pour se moquer d'Édouard pendant plusieurs minutes. Pendant tout le temps qu'il faut en fait. Et s'il n'y a pas un adulte dans les parages pour réclamer le silence, d'un bon coup de gueule quand il en a assez d'entendre cette cacophonie, Édouard est finalement obligé de partir. Même ceux qui ne connaissent pas la raison de cette manifestation sont prêts à crier aussi longtemps que nécessaire pour le chasser ; il ferait pareil à leur place, il est toujours temps pour eux de demander des explications plus tard, à un copain, pour ne pas paraître ignorant. Édouard ne sait pas pourquoi cette vindicte, mais patte folle est imprévisible et comme le dit monsieur Delavain le mot « tétu » a été inventé pour lui. Après avoir résisté pendant plusieurs

jours, Paulo et Dédé ont aussi fini par céder et se joignent maintenant aux autres. Alors il a décidé qu'aujourd'hui il allait leur montrer. Et il n'oubliera pas de se venger de patte folle plus tard.

Il a dû rassembler les quelques pièces qu'il avait avec celles de Léonard pour racheter à un « grand » un paquet de P4. Enfin, avec une seule cigarette dedans et non les quatre, car il n'avait pas assez de sous pour faire acheter pour son compte un paquet plein. Alors il a dû donner un petit supplément pour qu'on lui accorde l'usage de l'étroit emballage souple à fond bleu, mais ça vaut le coup, il peut faire croire ainsi qu'il est un familier des paquets de Parisiennes et cela a impressionné ses copains, il l'a bien vu tout à l'heure, même s'ils n'ont rien laissé paraître. Il a en effet convoqué Paulo et Dédé, car il lui faut des témoins, c'est obligé. Il sait aussi que patte folle les observe, prêt à venir lui-même constater ce qu'il en est si nécessaire. Mais pour l'instant, il est assis à table avec sa mère à faire on ne sait quoi, la porte d'entrée ouverte en ce doux mois de mai. Les trois autres jouent au ballon, mais sans conviction, car l'impasse, étroite et pleine de trous, ne s'y prête guère. Et de plus, ils ont chaud. Les mères n'ont en effet pas de vêtements légers à leur faire porter, ce n'est pas encore le moment, l'été c'est pour fin juin. Léonard a été posté en arrière, au bout de l'impasse, avec pour tâche d'intercepter le ballon si celui-ci s'échappe de ce côté-là afin qu'il n'atteigne pas la rue Anatole France. Léonard a compris sa mission, mais n'a observé que peu de temps ce jeu qu'il trouve sans grand intérêt et maintenant il sourit pensivement — il a de longues dents bien blanches — et il parle au chat des Dubois qui ne le quitte pas des yeux

depuis le toit, presque à portée de main, et Léonard tend le bras, désolé de ne pouvoir toucher l'animal. Édouard voit bien qu'il doit se décider, car ses copains risquent de se lasser et de partir, d'autant qu'ils vont aller manger. Et puis son père rentrera de la fosse dans une heure ou à peine plus, et il préfère prendre une marge de sécurité.

Un dégagement un peu trop fort envoie le ballon vers la sortie de l'impasse et un seul cri spontané retentit aussitôt « Leonaaard ! ». Léonard sursaute et quitte le chat pour suivre le ballon, souriant de toutes ses dents. Il se baisse sur la trajectoire, mais sans cesser de marcher alors il frappe malencontreusement le ballon du pied au moment où il allait s'en saisir et le renvoie vers la route. Le ballon est maintenant bien trop loin et le voilà qui traverse la rue au ras d'une voiture qui klaxonne de surprise et d'indignation. S'ensuivent un « Ooooh ! » réprobateur, mais résigné des joueurs et une mimique de Léonard, qui s'est arrêté et témoigne de son impuissance, sans perdre son sourire, attendant les instructions. Édouard en profite alors pour se retrancher ostensiblement de la partie, signifiant sa fin, et il porte à la bouche avec les gestes lents et ostentatoires qu'il a préparés sa cigarette, retirée nonchalamment du paquet. Il protège d'un vent hypothétique son allumette avec la paume gauche pendant qu'il fait rougeoyer le bout de la P4, mais c'est qu'il espère que de cette façon personne ne remarquera le tremblement de ses mains. Il va frapper à la porte, comme si elle était fermée à clé, car il faut qu'ils puissent constater de visu que sa mère le voit en train de fumer, « sinon ça vaut pas » a tranché le gros Paulo.

« Alna ! Alna ! »

Il s'enhardit à crier, frappant de nouveau sur la porte,